ou l'éviter. Ailleurs, la ligne fortifiée dégage donc, pour les amis, des espaces de manœuvre libres pour l'armée de campagne dont elle réduit les hypothèses de directions d'engagement. La meilleure illustration encore récente de cette affirmation réside dans l'utilisation judicieuse des rideaux de forts Séré de Rivière tout au long de la Première Guerre mondiale[3], ou l'utilisation victorieuse (on l'oublie trop vite) de la ligne Maginot des Alpes en 1940. Celle-ci arrêta l'invasion italienne en compensant un rapport de forces de sept contre un et permit au Gouvernement français de traiter en position favorable avec Mussolini lors des pourparlers d'armistice.

Ensuite, parlons du concept lui-même: pourquoi une ligne Maginot? Traumatisé par la «surprise des frontières» d'août 1914[4] et par le caractère effroyable des pertes des trois premiers mois de la guerre, le Gouvernement et le Haut commandement français de 1920 décidèrent d'ériger une ligne fortifiée presque continue qui aurait cinq buts.

■ Mettre à l'abri d'une attaque-surprise le nord-est de la France et particulièrement les provinces récupérées en 1918, ainsi que les ressources minières et industrielles des départements du Nord, occupés quatre ans, puis ravagés lors de la retraite allemande[5]. Dans le même temps, couvrir la mobilisation des armées.

Un gros ouvrage de la ligne Maginot.

■ Gagner des effectifs. La situation était dramatique et les prévisions de capacité de mobilisation pour les vingt années suivantes parfaitement connues et très insuffisantes[6]. Il fallait donc s'assurer, par des fortifications n'immobilisant que quelques centaines de milliers d'hommes, un «mur retardateur de l'invasion», capable d'être efficace en quelques jours, dans le cas d'une crise. La mobilisation générale s'effectuerait ainsi à son abri, sans crainte de la surprise.

■ Comme la ligne Séré de Rivière, construite de 1874 à 1913, la ligne Maginot offrirait à l'armée de campagne des points d'appuis pour sa manœuvre offensive ou défensive. On remarquera que ce principe était celui en vigueur depuis Vauban au XVIIe siècle.

■ Enfin au pire, en cas de percée, les fortifications érigées serviraient à canaliser l'invasion sur des directions précises, l'armée de campagne contre-attaquant sur les arrières de la «Ligne»[7].

On doit donc se souvenir que la ligne Maginot, (comme tout autre système fortifié) est inséparable d'une armée mobile destinée à être son complément. C'est pour cela que sera imaginée l'armée motorisée, ou «mécanique» comme l'on disait alors[8]. La montée de la tension avec l'Italie contraignit ensuite la France à entamer la construction d'une ligne de même type sur les Alpes à partir de 1935[9].

[3] La ligne Séré de Rivière consistait en cinq rideaux séparés par des espaces où, en effet, l'armée allemande de 1914 s'engagea (bataille de la trouée de Charmes par exemple).
[4] Environ 300000 hommes perdus.
[5] Usines détruites, mines inondées et incendiées, avec leurs dispositifs de surface rasés.
[6] Les chiffres des naissances de 1918 donnent exactement ceux de la classe 38.
[7] Comme on coupe la tête d'un serpent qui sort d'un terrier.

Composition et organisation de la «Ligne»

Celle-ci est composée de deux ensembles distincts: celui du Nord-Est (de la frontière suisse au Luxembourg) et celui des Alpes (de Nice à la Tarentaise). Au Nord-Est, cinquante sept «gros ouvrages» (équipage supérieur à 300 hommes) se succèdent tous les huit kilomètres environ, au plus près de la frontière, à portée de canons les uns des autres et capables de s'appuyer mutuellement. Entre eux, on trouve les «ouvrages d'intervalle», à l'artillerie moins puissante et, en arrière de ceux-ci, des «abris de sections» faiblement défendus pour les «troupes d'intervalle» destinées aux contre-attaques locales.

Un «gros ouvrage» typique comme celui du Simserhof (secteur fortifié de Bitche, 1000 hommes) se compose de différentes parties: les blocs d'entrée (hommes et matériel), la caserne et son usine électrique (enterrées à 35 mètres), les magasins de munitions de réserve (isolés de la caserne et de l'usine), un long tunnel (de l'ordre du kilomètre) et les blocs de combat dont, évidemment, l'armement donne sur l'extérieur. Ceux-ci comprennent des magasins à munitions avancés. Chaque ouvrage est cloisonné et comprend des dispositifs de surpression contre les gaz de combat. Dans les Alpes, les «gros ouvrages» ont des effectifs ne dépassant pas 300 hommes et sont beaucoup plus concentrés dans l'espace, du fait du terrain. Par ailleurs, seuls les accès aux cols sont tenus. Sur toute la ligne, un remarquable réseau téléphonique enterré, doublé d'un réseau radio relie les ouvrages entre eux. Il fonctionna parfaitement au combat.

Le «repli de la France sur elle-même» et la «lâcheté des grands chefs militaires»

Le développement de grandes campagnes de propagande orientées autour du «Plus jamais ça», les nouvelles décisions bud- gétaires des années 1920 et la crise économique des années 1930 amenèrent un véritable effondrement des ressources financières disponibles pour l'effort militaire. Entre autres conséquences, elles aboutirent à ne pas constituer les divisions mécaniques prévues[10].

De plus, la ligne Maginot fut rognée en quelque sorte par les deux bouts, toujours au nom des économies de budget. Sur sa longueur d'abord, pour ne pas officiellement froisser la susceptibilité des Belges, la ligne fut arrêtée à Longuyon et non poursuivie jusqu'à la mer du Nord comme c'était prévu. Dans la substance même de ses ouvrages ensuite, dont le nombre de «blocs de combats» fut réduit, voire divisé par deux ou trois pour certains ouvrages.

En fait, un seul sur les grands ouvrages du Nord-Est fut construit dans son intégralité. Ce ne fut pas le cas des autres, dont certains n'avaient pas même encore leurs «blocs d'entrée» complètement cuirassés[11] à la déclaration de guerre. La situation était la même dans les Alpes[12].

[8] Sur ce sujet là aussi, tordons le cou à une idée fausse: celle de l'armée allemande de 1940, entièrement motorisée. Sur environ trois millions d'hommes concentrés face à l'Ouest, seules dix divisions légères, soit cent mille hommes, étaient motorisés. Le reste était hippomobile.
[9] On se souvient en effet que l'Italie était notre alliée en 14-18, et hésita jusqu'en 1935 entre l'Axe et les démocraties.
[10] En outre, le pouvoir politique craignait beaucoup l'existence éventuelle de ces troupes d'élite puissantes et mobiles, dont il pensait qu'elles seraient tentées d'user de leur force pour prendre le pouvoir. On voit là une nouvelle fois combien le mythe de l'armée factieuse est permanent au sein de certaines familles politiques, qui sacrifient l'avenir à des peurs irraisonnées. Il a fallu la force d'âme d'un Weygand pour constituer quasi clandestinement quatre «divisions mécaniques» sous- équipées, et pour cause.
[11] Un bloc est constitué du «bétonnage» et des cuirassements qui s'y insèrent (cloches blindées d'observation ou de tir, trémies, tourelles à éclipse).
[12] On voit très bien depuis la route du col de Restefond (Alpes de Haute-Provence) une dizaine de cloches blindées en attente de pose pour les ouvrages inachevés depuis lors.